

ETHIQUE ET POLITIQUE DU LOYALISME
CHEZ JOSIAH ROYCE
par Philippe Forget

Au début du XXe, l'école du pragmatisme domine la scène philosophique des États-Unis. Plus que jamais, l'heure est à réfléchir sur les liens entre la pensée et l'action, la vérité spéculative et les pratiques individuelles et sociales. La pensée américaine ne peut, en effet, qu'être immergée dans cette gigantesque activité sociale qui bouleverse le Nouveau Monde, soulevé par la croissance industrielle, urbaine et démographique.

En outre, le trauma provoqué par la guerre de Sécession n'est pas tout à fait dissipé. Le pragmatisme qui relie la véracité d'une idée à ses effets pratiques, ses résultats concrets, paraît accompagner cette exubérance vitale et productive des entrepreneurs américains. La bonne idée se mesure à son efficacité, proclame William James. Elle doit « payer en espèces ». À quoi servent des idées qui n'accroissent pas l'expansion vitale et morale des individus ? Les vérités qui étouffent et étioilent la vie ne sont pas dignes d'être des vérités. Les normes éthiques doivent donc correspondre à la soif de succès qui anime les individus en prise sur la construction du rêve américain.

Pourtant, des esprits s'inquiètent d'une telle doctrine quand elle semble cultiver une unique ipséité centrée sur ses utilités particulières. Un peuple n'est pas seulement formé d'une addition d'entreprises individuelles, surtout lorsqu'il doit affronter de multiples défis issus du développement irrésistible de ses forces matérielles et de ses énergies humaines. Si les États-Unis d'Amérique veulent rester un pays, incarner une personnalité morale, politique et historique, ils doivent s'unir autour d'un idéal, apte à lier les individus plus qu'à les séparer. Telle est l'injonction que lance le professeur de Harvard, Josiah Royce, ancien élève et ami de William James.

Dans son ouvrage, Philosophie du loyalisme (1908), il élève cette dernière notion au niveau d'un concept qui exprime, à destination du peuple américain, une éthique collective, avec ses incidences politiques et sociales. Royce n'écrit pas « dans cet ouvrage, exclusivement et même principalement pour les philosophes ; il s'adresse à tous ceux qui... aiment l'idéal »¹, à « un pays... si troublé par l'immensité et la complication de ses problèmes sociaux et politiques. »² Au croisement du pragmatisme et de l'idéalisme philosophique, Royce entend reprendre le pragmatisme mais en l'intégrant dans une philosophie unitaire de la vie. Les individus s'édifient certes au fil de leurs expériences ; néanmoins, l'unité de l'individualité personnelle ou commune, requiert une direction de sens, un horizon idéal sans lesquels la conscience se voit

livrée à l'épars des expériences dont la multiplicité assaille confusément chacun.

L'autonomie morale et politique demande que la vie humaine se totalise autour d'un projet, sous peine d'être dépecée par les Erynies du monde. Formation et maintien de soi naissent de l'adhésion décidée à une cause et du loyalisme envers elle. L'éthique du loyalisme prend avec Royce valeur d'intentionnalité constitutive de soi, des autres et du monde. Point de loyauté, point de vie haute et bonne..

1 / Josiah Royce, Philosophie du Loyalisme, trad. de Jacqueline Morot-Sir, Paris, Aubier, 1946, p. 10.

2 / Ibidem.